



Petit Courrier des Dames.

Rue Meslée N^o 25.

Robe de crêpe garnie d'un bouillon et de rouleaux de satin de M^{me} Michel rue
croix des petits champ N^o 33. Toques de velours orné d'épis d'acier des Magazins de
M^{re} Mure. Manteau de satin noir. Collet de velours.

PETIT COURRIER DES DAMES

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois dont une d'homme et une de chapeaux.

Prix de l'Abonnement : pour trois mois..... 9 fr.
pour six mois..... 18
pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

AU BUREAU DU PETIT COURRIER DES DAMES, rue Meslée, N^o 25,
Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, imp.-lib. du Journal, rue
St.-Louis, N^o 46, au Marais, et rue de Richelieu, N^o 67.
MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone place.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et Cie, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

Chez MM. Zschech et Krinitz.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

Le Secrétaire.

RIEN n'est plus joli, plus élégant que les appartemens d'Amélie; le goût et le luxe président à la distribution de chaque pièce; le salon surtout est d'une magnificence somptueuse; peut-être même quelques réflexions sévères naîtraient à la vue



de tant de splendeur, si l'œil ébloui ne s'arrêtait avec surprise sur un vieux secrétaire d'une forme gothique, orné de marqueterie, presque entièrement mangé par les vers. Le disparate bizarre qui existe entre ce meuble antique et la fraîcheur de ceux qui l'entourent, porte chacun à interroger Amélie sur le motif d'une telle singularité; mais à toutes les questions, à toutes les plaisanteries, la jeune femme se contente de répondre en souriant : « C'est le secret de mon cœur. »

« Et moi, ne le saurai-je jamais le secret de ton cœur, de-
 » mandai-je ce matin à Amélie, que, pour la première fois, je
 » trouvai dans une disposition d'esprit assez sérieuse? Ma cons-
 » tante amitié ne me donne-t-elle pas le droit d'obtenir entre
 » tous une semblable confidence? » L'aimable étourdie tourna
 son petit bonnet sur l'oreille, passa sa jolie main sur son
 front en signe de grandes méditations, et laissant échapper
 un soupir, « Allons, me dit-elle, puisque vous le désirez,
 » seule vous allez connaître le seul mystère de ma vie. — Al-
 » lons, répétai-je, puisse-tu n'avoir à me raconter qu'une seule
 » fois une seule folie de ta jeunesse!... »

« Ce secrétaire, dit Amélie avec un accent plein de sensi-
 » bilité, ce secrétaire est le seul héritage que m'ait laissé
 » ma pauvre vieille grand'mère.... Lorsque M. D***, en
 » m'épousant, me fit participer à son immense fortune, ma
 » bonne aïeule m'appela, et, me conduisant près de ce meuble
 » antique, ma chère enfant, me dit-elle, voilà le seul legs que
 » tu recevras de moi; mais si dans ta prospérité tu daignes con-
 » server ce souvenir de ta modeste origine et de ma tendre af-
 » fection, je croirai avoir laissé dans ton âme des vertus au-
 » dessus de tous les legs que la fortune peut accorder!....
 » Elle n'existe plus, continua Amélie en pleurant, elle n'existe
 » plus cette excellente mère, mais jamais ses derniers mots
 » n'abandonnent ma pensée; son secrétaire est devenu pour
 » moi un autel sacré que je consacre à la reconnaissance, et
 » si je dérobe sous le secret sa touchante origine, c'est pour
 » éviter qu'une ironie amère, un ridicule insultant, ne viennent
 » peut-être un jour profaner la mémoire que j'honore ».

Voilà donc le secret de ton cœur, intéressante Amélie!
 Ah! puisses-tu n'en jamais connaître de moins louable! puisses-
 tu, sous la frivolité qui t'entoure, sous la légèreté qui t'en-
 traîne, conserver cette religieuse fidélité à tes vertus d'enfance!

et si les passions ou l'erreur viennent un jour égarer ton âme ,
ah ! viens retrouver la paix et le bonheur près de ton vieux
secrétaire.

Ainsi soit-il, me dit l'aimable Amélie, en retrouvant tout
à coup la gaieté folâtre de son caractère. Mais, en attendant
que je sois forcée de recourir à mon antique secrétaire pour
recouvrer la paix et le bonheur, ce qui, j'espère, n'arrivera
jamais; du moins est-il certain qu'aux souvenirs tristes et doux
que ce vieux meuble me retrace, il joint encore l'avantage de
me présenter, chaque jour, une nouvelle jouissance. Sous
ses lourdes serrures, est renfermé tout ce qu'on peut voir de
plus joli, de plus léger, de plus délicieux au monde....
Voyez, me dit-elle, en ouvrant un grand tiroir, voyez ce
manteau en *casimir-satin*; admirez cette riche bordure dite
morocordato; elle tient à l'étoffe même, et, par le genre
de son tissu, on croirait voir une broderie faite en relief....
Voyez encore ces robes parées, l'une en *leslides*, l'autre en
velouté de Madame; voyez...—Bon Dieu! ma chère amie, j'en
ai vu tout autant qu'il m'en faut pour m'enchanter les yeux, et
me troubler la mémoire. Jamais je ne pourrai classer dans
ma tête cette nomenclature de noms étranges, et cependant
j'ai besoin de me choisir quelques étoffes nouvelles pour robes
et manteaux.—Eh bien! me dit Amélie, allez visiter les maga-
sins Sainte-Anne; là, vous trouverez un assortiment délicieux
de tous les genres de tissus: des *chatoynes* de la plus
grande beauté: des étoffes écossaises pour *plaids*, etc.;
allez, allez rue Sainte-Anne.

En voilà bien assez pour piquer la curiosité de nos lectrices,
qui, pour la satisfaire, iront sans doute visiter aussi les beaux
magasins de M. Delisle, rue Sainte-Anne, n° 46.

Aux robes en gros de Naples noir, ont succédé les robes en
satin noir. Le genre de garniture les rend plus ou moins
habillées; quelquefois on les orne de trois volans en blonde.
D'autres n'ont que quatre à cinq gros rouleaux aplatis; on
y adapte une pélerine, et voilà un des négligés les plus dis-
tingués.

La variation des garnitures est tellement étendue, qu'il se-
rait impossible de préciser un genre dominant dans la hau-

teur et la pose des bouffantes en gaze dont elles sont formées ; encore moins dans la disposition des rouleaux , biais , pattes ou agraffes en satin , qui servent toujours à masquer les plis de ces bouillons.

Quelques chapeaux ont le dessous de la passe garni de ruches en tulle : nous en avons dessiné un d'une forme toute nouvelle et très-extraordinaire. La passe est échancrée sur le devant , et un des deux côtés est moins évasé que l'autre : cette forme bizarre donnait une grâce charmante à ce chapeau , qui était en satin noir , orné de quatre longues plumes plates noires.

AVENTURE DE LORD BYRON A ATHÈNES.

Les Conversations de lord Byron avec le capitaine Medwyn, qui viennent de paraître à Londres et à Paris , sont un livre curieux. M. le capitaine a été le Las-Cases du poète anglais : il s'est attaché à lord Byron , comme Las-Cases à Napoléon ; il l'a fait jaser , et sur toutes sortes de sujets ; et , après la mort de Byron , il a fait son *Mémorial de Pise* , à l'instar du *Mémorial de Sainte-Hélène*. Mais tandis que , dans le dernier de ces ouvrages , le héros est toujours loué , et ne dit rien à son désavantage , le capitaine anglais a été plus franc , ou bien lord Byron lui a confié plus de choses que Napoléon n'en a confié à Las-Cases , et on y trouve assez d'aventures et de *fredaines* pour que l'on puisse se consoler un peu de la perte des Mémoires autographes que la famille Byron a fait brûler , comme on sait , crainte de scandale. Le beau soin qu'elle a pris là ! Le capitaine arrive avec les *Conversations* , et raconte à peu près tout ce qu'il y avait dans les *Mémoires*. Quand lord Byron était petit , sa mère , déjà veuve , lui disait : « Vous êtes un Byron tout craché ; vous êtes aussi méchant » que votre père ! » Sur quoi Byron fit remarquer au capitaine Medwyn , que sa mère n'avait pas ressemblé à une dame de sa connaissance , qui disait en parlant de son mari défunt : ce pauvre homme , je n'ai réellement commencé à l'aimer que depuis sa mort. Il y avait eu parmi les ancêtres de Byron deux époux qui s'étaient tant aimés , qu'ils étaient morts le même jour. Le poète disait , qu'apparemment ces deux époux avaient

consumé tout l'amour conjugal de la famille. Il est de fait, que lord Byron, averti par la mésintelligence entre ses parens, n'avait guère envie de se marier. Il avoue que la veille de son mariage il ne savait pas trop ce qu'il devait faire. Bref, le mariage ne fut pas heureux. Sa femme retourna chez son père, et Byron se jeta dans les dissipations du monde, eut des aventures de toutes espèces, s'exila de sa patrie, s'établit en Italie, et visita la Grèce. C'est là qu'il lui arriva une aventure dont il fait usage ensuite dans son poème *Le Giaour*, mais sans avouer qu'il en était le héros; il la raconta au capitaine Medwyn, dans les termes suivans :

« Quand j'étais à Athènes, il y régnaît une loi semblable à celle du pacha Ali, à l'exception de la punition, qui était différente. Il fallait que toutes les amourettes se fissent dans le plus grand secret. Dans ces tems, j'étais amoureux d'une Turque, mais amoureux comme je l'ai été de peu de femmes. Tout alla bien jusqu'au Ramazan. Pendant ce carême des Turcs, qui dure quarante jours, toutes les relations entre les deux sexes sont prohibées par la loi ainsi que par la religion, et l'on ne permet point aux femmes de quitter leur appartement. J'étais désespéré de ne pouvoir même pas correspondre par le moyen de quelque bouquet de fleurs allégoriques. Nous ne nous étions pas vus depuis quelques jours, et toutes mes pensées roulaient sur le moyen d'avoir une entrevue. Je trouvais en effet un expédient; mais un maudit destin voulait que nous fussions découverts. C'en était fait de ma pauvre amante; la mort était le sort qui l'attendait; et quelle mort! Je frissonne encore quand j'y pense. L'ordre fut donné de mettre sur-le-champ la loi à exécution. Je ne savais rien de ce qui se passait, et on voulait me laisser tout ignorer jusqu'au moment où il serait trop tard d'intervenir. Un simple hasard me fit découvrir la trame, et me fournit l'occasion de détourner le coup. Un soir, en me promenant à cheval, selon ma coutume, le long de la côte, je vis une foule de monde se porter vers la mer; les armes des soldats brillaient au milieu de la multitude. En m'approchant, je crus entendre quelques cris à moitié étouffés : ma curiosité est excitée; j'envoie quelqu'un de ma suite pour savoir de quoi il s'agit. Quel fut mon saisissement quand j'appris qu'on portait une jeune fille dans un sac pour la jeter dans la mer! Je n'hésite pas un moment;

pouvant compter sur la fidélité des Albanais de ma suite, je m'avance vers l'officier qui commandait l'exécution, et je demande qu'il renonce au supplice en le menaçant d'employer la vive force en cas de refus. L'officier, qui peut-être ne demandait pas mieux que de ne pas exécuter les ordres qu'il avait reçus, ou qui craignait quelque coup de tête de la part de mon escorte, consentit à ramener la victime dans la ville. C'était mon amante turque ! j'eus une entrevue avec le principal magistrat, et, moitié persuadé, moitié gagné par un bon présent, il fit grâce, mais à condition que je cesserais toute relation avec elle, et qu'elle quitterait sur-le-champ Athènes, pour être envoyée à Thèbes chez des personnes de sa connaissance. La pauvre fille, quelques jours après son arrivée, y mourut d'une fièvre, peut-être d'une fièvre d'amour. »

Ces derniers mots, jetés si négligemment, n'annoncent pas un amant bien sensible ; mais comme lord Byron était original en tout, peut-être cachait-il sa sensibilité.

Ce capitaine Medwyn nous apprend au reste que, lorsque le poète voyageait, il avait avec lui huit domestiques, quelquefois des soldats albanais, un singe, des chiens, des oiseaux rares, une bibliothèque, etc., et qu'il croyait un peu aux présages. Son Hippocrène était de l'eau-de-vie délayée dans de l'eau : il y puisait des inspirations poétiques. « Buvez » cela, disait-il au capitaine Medwyn, et vous verrez que » vous ferez de beaux vers. »

PETITE REVUE THÉÂTRALE.

OPÉRA-COMIQUE. — En annonçant le succès de *Léocadie*, j'ai promis à nos lectrices de leur faire connaître, par une analyse de cet ouvrage, comment MM. Scribe et Mélesville ont mis au théâtre la principale situation des malheurs de l'héroïne d'une des Nouvelles de Florian : je vais tâcher de remplir aujourd'hui cette promesse.

Léocadie, aussi sage que Lucrèce, a trouvé un nouveau Sextus dans la personne d'un seigneur espagnol, qui outragea sa vertu en rendant hommage à sa beauté, et quatre années se sont déjà écoulées depuis que le crime a été consommé ; voilà l'avant-scène ; passons à l'action.

Deux nocés sont sur le point d'être célébrées dans la seigneurie d'Elvar, sur les bords du Tage : Philippe, simple sergent, va épouser Fanchette, nièce de l'alcade Crespo, et il est question du mariage de Fernand, jeune capitaine du régiment de Philippe; à qui Carlos, son colonel et son ami, donne sa sœur pour épouse. Carlos a vu dans ce pays Léocadie, sœur de Philippe, il en est devenu amoureux. Mais, loin d'agréer ses hommages, Léocadie évite autant qu'elle le peut sa présence, et paraît en proie à une mélancolie dont on ne peut deviner la cause. En traversant le village, Fernand a remarqué un jeune enfant, le petit Paul, dont on ne connaît pas les parens, et Fernand parle devant Léocadie d'un projet dont il vient de concevoir l'idée; il veut prendre avec lui cet enfant pour en faire un page, et il va le demander à la femme à qui il est confié. Fernand part donc peu après avoir formé cette résolution, et reparaît avec une lettre que la nourrice vient de recevoir, et par laquelle on lui défend de confier l'enfant à qui que ce soit. Cette lettre n'est pas signée, mais il est évident qu'elle est de la mère du petit Paul : l'alcade Crespo, qui connaît l'écriture de Léocadie, pénètre aussitôt le secret; et, comme il tient à l'honneur de sa famille, il ne veut plus d'ailance avec Philippe; la rupture du mariage de celui-ci avec Fanchette est donc annoncée devant tout le village. Ces événemens forment le sujet du premier acte.

Au second, Philippe, furieux contre sa sœur, rentre chez lui. Léocadie, parvenant un peu à calmer son frère, lui fait l'aveu de son déshonneur, mais non de son crime. Philippe était sous ses drapeaux, lorsqu'un soir Léocadie courut à la ville, peu distante de son village, chercher des secours pour une tante malade, auprès de laquelle elle était. Tout à coup entourée et insultée par de jeunes seigneurs qui sortaient d'une orgie, elle fut enlevée et portée dans une maison inconnue, sans qu'elle pût s'opposer à cette violence, car elle avait perdu l'usage de ses sens. Revenue à elle, l'infortunée se trouve seule, au milieu de l'obscurité : elle parcourt l'appartement en cherchant de la main une issue; lorsqu'elle sent une fenêtre : elle l'ouvre. A la faveur d'une faible lueur, qui pénètre alors dans cette salle, elle remarque, dit-elle, que l'or et la soie y étincellent de toutes parts, et elle aperçoit à la cheminée un médaillon d'or dont elle s'est saisie dans l'espoir qu'un jour il lui ferait connaître son ravisseur. Et ce médaillon, demande aussitôt Philippe?—Le voilà, répond en tremblant Léocadie..... Mais hélas! c'est un portrait de femme; et Philippe n'en connaît pas l'original! L'Alcade Crespo survient; il retrouve dans le portrait les traits de la sœur de Carlos, que Fernand va épouser. Depuis quatre ans, Fernand

possède le portrait de sa prétendue, s'écrie Philippe; il me l'a dit..... c'est lui le coupable!..... il faut qu'il rende l'honneur à ma sœur, il faut qu'il l'épouse!..... Mais il n'est plus tems; Fernand vient de s'unir à la sœur de son colonel, Fanchette annonce ce mariage, et bientôt toute la noce arrive: Philippe n'a plus d'espoir que dans sa vengeance.

Au troisième acte, le festin et le bal ont lieu à la ville, dans un hôtel que Carlos a donné à sa sœur, et où les mariés se sont déjà rendus. Philippe vient y chercher son adversaire, auquel il envoie un cartel, sans se nommer et comme lui demandant raison d'un outrage mortel. Tandis qu'il est allé trouver quelqu'un pour faire parvenir le billet à son adresse, Fernand paraît avec Carlos, et remet, en riant, à celui-ci plusieurs lettres de félicitations sur son mariage, en lui disant que s'il veut les lire, il en est le maître, et il y joint celle de Philippe, qu'on lui apporte à l'instant. Carlos reste seul, ouvre quelques-unes de ces lettres, et voit celle par laquelle on provoque son beau-frère: un chagrin secret le consume, la vie lui est à charge! il ne craint donc pas de la risquer. Il ne dira rien de ce cartel à Fernand, et il prendra sa place au rendez-vous. Léocadie a appris que son frère avait l'intention de se battre, et, pour l'en empêcher, elle vient implorer le secours de Carlos.... Mais elle lève les yeux.... les promène autour d'elle, et jette un cri d'effroi.... elle a reconnu l'appartement, la cheminée où était suspendu le médaillon..... C'est ici! c'est ici! s'écrie-t-elle en reculant d'horreur..... Ah! Carlos!.... protégez-moi. Le trouble, l'égarement de Léocadie ont bientôt révélé la vérité à Carlos: il est le coupable, c'est lui que le remords poursuit, et, trop heureux de pouvoir retrouver la paix et le bonheur en réparant une grande faute, c'est à genoux qu'il prie sa victime d'accepter sa main et sa fortune.

On peut juger maintenant de tout l'intérêt et des situations dramatiques qu'offre cet ouvrage; pour donner une idée de l'esprit dont il est rempli, il me suffira de rappeler que MM. Scribe et Mélesville en sont les auteurs. C. DE M.

M. Ducoudray, coiffeur, galerie de la Rotonde, Palais-Royal, et rue Beaujolais, n° 5, vient d'ouvrir des salons pour la coupe des cheveux, à un franc, où il offre en outre et gratuitement aux personnes qui l'honoreront de leur confiance, un petit pot de pommade ou une bouteille d'essence.

A ce Numéro est jointe la Planche 264.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.